LE CRI DES BRAVES

A mon meilleur ami.

*Oui, sans doute, la vie est un pesant fardeau,
Une lutte incessante où le faible succombe ;
Un long roman vécu qui prélude au berceau
Et dont la trame cesse où commence la tombe.*

*Sans doute que parfois, comme un divin flambeau,
Luit un rayon d'espoir dans une âme qui tombe ;
Que l'on peut voir en voir croître le vert rameau
Qu'apportera, peut-être, un jour une colombe.*

*En attendant je sais que le devoir du brave
Est d'aller en avant quand le combat s'aggrave ;
Fixons notre bannière et portons haut nos fronts !*

*Qu'importe que la route âpre et rude meurtrisse !
Le but ne s'atteint pas sans une cicatrice !
S'il faut lutter ensemble, ami, nous lutterons !*

ALBERT LOZEAU.

LE SERMENT DE JEANNIE

Le capitaine préparait l'appareillage du voilier. On devait partir le lendemain, à l'aube. La frégate ferait route pour Terre-neuve, où la pêche était commencée.

Alors que les coups de marteau retentissaient de la poupe à la proue, le commissionnaire du port apporta une lettre à Pierre Godec, le second. Cela fit lever les têtes. Quant au jeune marin, ayant reconnu l'écriture de la suscription, sa main trembla en serrant l'enveloppe blanche ; il la déchira d'un grand coup d'ongle et lut :

Un danger nous menace ; viens ce soir, à onze heures, au pied du Calvaire. Je te dirai tout. Au nom du ciel, viens.—JEANNIE.

De sa rude main, Pierre froissa le papier et son visage changea de couleur. Son regard, qui voulait fuir les regards interrogateurs de ses compagnons, erra sur la baie de la Rance, où les eaux, légèrement agitées, semblaient, aux lueurs ardentes du soleil couchant, rouler des vagues empourprées et pressées qui expiraient à la côte, non sans avoir balancé les navires à l'ancre échelonnés au long de la rade.

L'écriture de la fiancée chérie revint sous les yeux de Pierre ; ses doigts s'appliquèrent à tendre le papier. D'une voix sourde, étranglée par l'émotion, il répéta cette ligne, cause de ses inquiétudes ; "Un danger nous menace."

L'interrogation vint ensuite à ses lèvres :

—Quel danger ?

Et, prenant soudain un parti :

—J'irai au rendez-vous ; il faut que je sache.

Le capitaine venait de descendre à terre ; Pierre l'alla trouver.

—Maître, une personne qui m'est chère me réclame. Je ne peux refuser de me rendre à cet appel. Voulez-vous me permettre de partir ce soir à huit heures avec le youyou ?

Le patron fit cette objection :

—C'est que nous levons l'ancre demain ; l'armateur le veut ; il y va de ma commission si je pars en retard...

—Je serai rentré avant le jour.

—Tu veux aller à Plouër, je devine... La Rance peut grossir d'un moment à l'autre... t'obliger à différer ton retour.

—Rien ne pourra m'arrêter.

—Pourquoi n'écris-tu pas à la personne qui te demande ?

—Elle ne peut recevoir mes lettres. Et il faut que je lui parle.

Le capitaine lui mit la main sur l'épaule.

—Allons, je te donne le youyou, en te recommandant de ne pas commettre d'imprudences, et tu rentreras de bonne heure.

—J'en prends l'engagement. Merci, maître.

Son travail achevé, sans qu'il songeât à dîner, le second sauta dans la barque...

Il vit la nuit descendre ; et au fond de l'estuaire borné par le môle de Saint-Malo, il lui parut que les

écueils découverts étaient des monstres acroupis au ras de l'Océan ; au loin, des voiles glissaient pendant que les mouettes planaient encore au bord du rivage.

D'un regard, Pierre chercha le chenai, sa route au milieu de la rivière maintenant apaisée.

* * *

Bien que la Rance fût calme, le marin ne mit pas moins de deux heures à franchir—ou plutôt à remonter—les douze kilomètres qui séparent la rade de Dinard du petit port de Saint-Hubert.

Le youyou amarré à un anneau de la cale, Pierre gravit d'un pas pressé la route tracée sur une rude déclivité. Hors le village, il respira et vit s'allonger devant lui la vaste plaine de haies verdies par le nouveau printemps.

Et à travers champs il gagna le lieu du rendez-vous.

C'était la Champagne des Tertres, point culminant d'un plateau où se dresse un grand Christ élevé par la foi bretonne à la mémoire du Sauveur.

Devant la grille bien ouvragée qui défend l'approche des personnages sacrés réunis là, Pierre se signa longuement, et ses yeux se levèrent sur le panorama.

Grandiose tableau, œuvre vaguement éclairée des clartés de la lune surgie à l'horizon : au loin, la Rance grossie du flux, étalait sa nappe blanche au golfe et baignait les assises de grands tertres ; et le murmure de ses eaux montait, montait, dominant tous les bruits d'alentour ; à droite, des bouquets d'arbres s'échelonnaient, grimpaient à l'assaut des hauteurs ; au-dessus, les céréales couvraient d'une parure verte et mobile sous le vent les terres grisâtres ; au sud, planté haut, le clocher de Plouër dressait sa masse de pierres au milieu de la bourgade bâtie au flanc d'un coteau.

Repris d'inquiétude, le jeune homme murmura de nouveau :

—Un danger nous menace...

Enfin, les deux mains placées sur le cœur, il appela, mais faiblement :

—Jeannie, Jeannie ma bien-aimée.

Cet appel fait, comme si Dieu lui eût voulu donner satisfaction tout de suite, entre deux buissons déjà parés de fleurs gracieuses, par le sentier qui zigzague de Plouër à la Gourbanière, une coiffe blanche parut monter.

Dans ce temps, l'horloge de l'église sonna onze coups, coups nettement frappés ; et d'écho en écho, la voix grave du bronze roula, se traîna, mourut.

Pierre se porta à la rencontre de la coiffe blanche.

En même temps deux cris partirent :

—Jeannie !

—Pierre !

* * *

Jeannie avait vingt ans ; belle et robuste, la plus courageuse et la plus sage des jeunes filles du bourg, mais pauvre, elle s'était fiancée à Pierre, natif de Mihnic, qu'elle connaissait depuis longtemps. Autrefois, leur amour et leurs rares entrevues restaient secrets, car l'orpheline, confiée aux soins d'une vieille dame très riche, était destinée, croyait-on, à un parent de sa protectrice.

Les mains unies, les deux jeunes gens s'approchèrent du Calvaire.

Aux rayonnements des étoiles, demi-jour augmenté d'une vague clarté lunaire, le Christ, pourtant cloué, blessé, semblait sourire sur la colonne de granit taillée en croix, à ces deux êtres charmants : le rude marin qui dompte les fureurs de l'Océan, la jeune fille qui, de sa beauté, éclaire un intérieur ; êtres aux cœurs remplis d'espérances, humbles venus à ses pieds demander la protection de Dieu.

Leurs prières murmurées, Pierre releva Jeannie, et doucement l'appuya contre son cœur.

—Ce danger ? Parle ! Parle !

D'une voix triste, elle répondit :

—Mon pauvre Pierre, Mme Della veut me donner un petit avoir... Sais-tu pourquoi ? Non. C'est pour me marier avec son neveu. Ce garçon est arrivé d'hier ; il a l'air méchant tout plein ; il est toujours sans place ; mais tu sais bien, mon Pierre, que je ne

veux pas de lui. Toi seulement tu seras mon homme ; oui, dame.

—Et ta patronne ne peut te forcer la main...

—Elle prétend que si... parce que ma mère m'a confiée à elle. Des gens lui ont dit comme ça que j'aimais un marin. Alors elle m'en a dit sur les marins... des choses que je ne veux pas répéter, dame. Figure-toi qu'hier au soir elle voulait fixer le jour de mes noces avec son neveu...

Le matelot était devenu blême.

—Tu as hautement refusé ?

—Je me suis sauvée dans ma chambre pour t'écrire un mot. Ce matin la patronne a voulu recommencer.

—Que dit ce neveu ?

—Il me prie d'accepter... Je lui ai dit que je voulais attendre jusqu'au mois d'octobre avant de me décider.

—Et ?

—Dame, la patronne dit que c'est trop long...

—Tu sauras lui résister ?

—Au besoin, je quitterai la maison.

Pierre parut réfléchir.

—Garde envers Mme Della, qui t'a recueillie, tous les ménagements possibles ; mais rebute son neveu. A la fin, il se lassera. A mon retour, je te demanderai tout de suite ; tu auras vingt-et-un ans.

—Ils vont me tourmenter tous les jours.

—Pense à moi ! Cela fortifiera ton courage.

Il lui remit une fleur d'aubépine cueillie au buisson.

—Prends ce gage ; l'heure s'avance, il faut nous séparer, Jeannie.

Elle tressaillit.

—Déjà ?

—Oui. D'ailleurs, tu es sortie de la maison pendant le sommeil de ta maîtresse. Il ne faut pas que ton absence soit remarquée. Moi, je dois être avant le jour à bord de la goélette... et le courant sera rude à remonter.

Une demie sonna au clocher.

—Tu n'attendras pas de lettres, reprit le jeune homme, puisqu'il me faudrait les adresser à madame Della. Je n'ai aucun autre moyen de te faire parvenir de mes nouvelles. Le danger que tu m'annonçais sera écarté grâce à ta fermeté. Va, rien ne peut briser notre amour. Ma belle Jeannie, jurons encore d'être l'un à l'autre !

Ensemble, ils levèrent la main en face du grand crucifix. Ensuite, Pierre pressa la jeune fille sur son cœur, lui donna rendez-vous sept mois plus tard, à la même place, à la même heure, et partit.

Vingt minutes après, le youyou voguait ; mais la mer montait encore dans la rivière, arrêtant souvent la marche du bateau. Dix fois, le marin faillit être entraîné par les contre-courants ; il dut manœuvrer de toutes ses forces pour dompter les remous.

Soutenu par la pensée d'épouser Jeannie avant l'hiver, il put arriver à la goélette qui, déjà parée de sa voile, semblait, à l'aube naissante, sortir du miroir des eaux calmes.

Au moment de lever l'ancre, l'adieu à la fiancée monta aux lèvres du marin.

* * *

Jeannie attendit, au tertre, que la silhouette de Pierre eût disparu. Cette séparation, pourtant prévue, lui causa une grande douleur ; et ses beaux yeux devenaient humides.

Soudain, elle releva la tête.

A une petite distance, des voix chantaient au fond d'un vallon : Jeannie reconnut la voix du neveu de Mme Della qui venait de jouer, au café, au billard, avec les clercs du notaire. Tous montaient vers le Calvaire, sans doute pour contempler la belle nuit et la campagne.

L'orpheline ôta sa coiffe et glissa, un peu apeurée le long d'un sentier.

Elle ne respira librement qu'une fois arrivée dans sa chambre.

Mme Della et son neveu, pressés d'en finir avec la résistance de l'orpheline, la persécutèrent les jours suivants. Après des refus, on lui fit la vie dure. N'importe, Jeannie resta inébranlable.